

## Du côté des personnes du sexe...

Hélène Dumais

Number 66, May 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45326ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Dumais, H. (1987). Du côté des personnes du sexe.... *Québec français*, (66), 22-23.

## Du côté des personnes du sexe...



**hélène dumais**

Dénominations des femmes, titres féminins, féminisation du langage, voilà des sujets d'actualité auxquels les linguistes s'intéressent de plus en plus. L'évolution de la société se manifestant aussi dans le langage, nous vous proposons de remonter au tournant du siècle afin de retrouver la ou les façons de nommer le «deuxième sexe» et le vocabulaire relatif au corps et à la santé des femmes.

Les journaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle sont une source précieuse de renseignements à propos des dénominations s'appliquant aux femmes. Si l'on vous parle des *personnes du sexe*, à qui penserez-vous? Relevée très fréquemment au Québec depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette appellation se trouve à son apogée au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les femmes, puisqu'il s'agit d'elles, sont ainsi nommées par la population, comme le confirment les journalistes de l'époque. «[...] les Soeurs du Bon Pasteur offrent une résidence des plus confortables et fort bien aménagées [sic], aux *personnes du sexe*, mariées ou non, souffrant de l'abus des boissons alcooliques...» (*le Travailleur*, Chicoutimi, 1909). En France, l'expression est aussi bien connue. Le dictionnaire de l'Académie (1878) et Bescherelle (1847) mentionnent son emploi dans le même sens. L'emploi absolu de *sexe*, dont nous ferons état plus loin, joint aux valeurs de *personne* en fait «une expression étymologiquement fascinante («masque de théâtre de l'appartenance sexuelle»», selon le *Dictionnaire des expressions et locutions figurées* d'Alain Rey et Sophie Chantreau.

Chez nos cousins de l'Hexagone et au Québec, le *beau sexe* est tout aussi populaire à cette époque. «[...] il en résulta que les hommes prirent place à peu près tous ensemble dans une partie du salon, tandis que le *beau sexe* occupait d'une seule masse l'autre partie» (*le Lac St-Jean*, 1907). Cependant, de nos jours, cette tournure est nettement archaïque, d'après le *Robert* (1985), tandis que «*sexe fort*» et «*sexe faible*» qui s'emploient encore voient leur emploi et leur sens contestés».

Signalé comme vieux ou plaisant à notre époque, l'emploi absolu de *sexe* est courant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans nos journaux. «Dis, Pierre, veux-tu qu'on nous l'gardions? (d'une voix câline, que le sexe sait prendre pour obtenir quelque faveur des seigneurs de la création)» (*le Monde illustré*, 1894). Cet emploi figure même sous la plume de l'un de nos glossairistes, Narcisse-Eutrope Dionne (1909), dans une définition de *capuche*: «bonnet de nuit à l'usage du sexe». Déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, des dictionnaires français signalent cet emploi (Richelet, 1680; *Furetière*, 1690; *Académie*, 1694) et, plus près de nous, le *Larousse* de 1923 le relève toujours. Alain Rey et Sophie Chantreau soulignent à ce propos que «La multiplicité des dénominations [associées au sexe] semble mettre en évidence qu'au niveau de la langue, le problème de l'identité féminine est aigu, ces dénominations étant toujours partielles (par ex. dans le *beau sexe*) ou relatives au concept de référence «sexe = virilité» (*le deuxième sexe*)».

Plus neutre (?) et faisant pendant à *jeunes gens*, l'expression *jeune personne* désigne les jeunes filles environ à la même époque dans nos journaux. On remarque en outre que nos journalistes semblent quelque peu réticents face à l'utilisation des substantifs *femme* et *jeune fille*. On leur préfère souvent *dame* et *demoiselle* fréquemment mentionnés dans les chroniques mondaines des journaux.

Enfin, comment passer sous silence le classique *sexe faible* (relevé dans *le Travailleur* en 1905) et même le *sexe de la faiblesse* (*la Patrie*, 1920) — qui n'aurait plus sa raison d'être puisque des études médicales récentes confirment une meilleure espérance de vie aux femmes et une plus grande résistance aux maladies, entre autres...

## Au fil des jours...

Le corps et la santé des femmes sont à la source d'un autre champ lexical riche d'euphémismes en ce début du XX<sup>e</sup> siècle. Les annonces publicitaires des journaux proposent des remèdes miracles pour les maladies des femmes («faiblesse générale, mélancolie, névrosité...»). Et pour celles dont on a pu identifier le *dérangement* ou le *dérèglement*, les mêmes remèdes s'imposent lorsqu'elles souffrent du *beau mal*. Cette affection utérine, la métrite, est mentionnée à plusieurs reprises par les journaux de l'époque. «Toutes les femmes savent ce que c'est que le beau mal ou métrite. La malade ne se plaint pas d'une maladie déterminée...» (*le Travailleur*, 1911). «Les Pilules rouges guérissent le «beau mal» et en préviennent les complications comme les douleurs dans le bas-ventre, le mal de reins, les envies fréquentes d'uriner, les maux de tête...» (*le Travailleur*, 1905).

Pour les Françaises, le Larousse de 1865 précise qu'«avoir son époque» se dit quelquefois pour avoir ses règles. En français moderne, *époque* peut désigner la ménopause ou les menstruations (pour ce dernier terme, les dictionnaires mentionnent «vieilli»), ce qui ne semble pas correspondre tout à fait à l'usage du français québécois, en ce qu'il ne retient pas le sens de «ménopause».

Quant à l'emploi de *période* (très fréquent au début du XX<sup>e</sup> siècle) ou *avoir sa* ou *ses périodes*, il viendrait probablement de l'anglais. «J'étais très faible et, à mes périodes, les douleurs étaient si fortes que je ne pouvais balayer» (*l'Événement*, 1927). Les dictionnaires français consultés ne relèvent pas cet usage pour l'époque qui nous intéresse. Toutefois, en français contemporain, on retrouve la *période menstruelle*. Ce qui est courant, c'est *avoir ses règles*. En plus de cette expression, on emploie couramment en français québécois *être menstruée*.

### Les années ont passé...

L'époque (fin XIX<sup>e</sup> siècle et début XX<sup>e</sup> siècle) suggère quelques réflexions au sujet du vocabulaire employé. Alors qu'aujourd'hui la tendance est à une terminologie précise et scientifique — peut-être trop —, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle laisse transparaître un vocabulaire plus ou moins précis qui rend compte d'une vision différente de la société. Des termes imprécis pour désigner les réalités quotidiennes des femmes, certes, mais en même temps, des termes plus imagés et pas nécessairement dépréciatifs... Cependant, on retient les idées de «secret», de «mystère», de «faiblesse», associées à celle de «maladie», pour aborder les principales étapes de la vie sexuelle des femmes<sup>1</sup>.

Une fois de plus, la relation entre le vocabulaire et la mentalité d'une époque se dessine. La langue et la société sont en constante interaction et ces quelques exemples illustrent bien les difficultés qu'éprouve la société de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à aborder la question des femmes. Aujourd'hui, qu'en est-il dans notre entourage, dans nos familles?

Si vous connaissez d'autres expressions reliées aux femmes et à leur santé, nous aimerions que vous les fassiez parvenir à l'adresse suivante:

Trésor de la langue française au Québec  
Département de langues et linguistique  
Faculté des lettres  
Université Laval  
Sainte-Foy (Québec)  
G1K 7P4

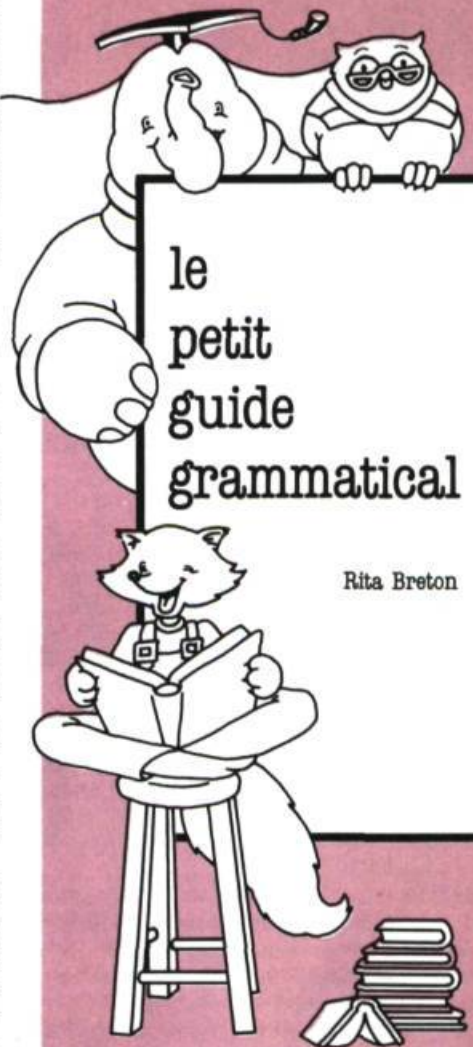
<sup>1</sup> Le vocabulaire de la grossesse et de l'accouchement est présentement étudié dans le cadre de thèses de maîtrise et de doctorat à l'université Laval.



Alors discrets en ce domaine de la sexualité, les glossairistes québécois, Clapin (1894), Dionne (1909) et le *Glossaire du parler français au Canada* (1930), le relèvent tout de même. Cependant, le terme ne semble pas connu en France.

### De mois en mois...

Les menstruations, mieux connues sous le nom de *maladie féminine* ou encore *maladie des grandes filles*, sont elles aussi objet de mystère. Comme on le constate à la lecture de nos journaux du début du XX<sup>e</sup> siècle, les menstruations sont dénommées par des mots évoquant l'un ou l'autre des aspects suivants. **La maladie.** On parle de *maladie féminine* (*l'Événement*, 1917; *le Soleil*, 1913; *la Presse*, 1920) ou d'*indisposition* (*le Soleil*, 1913; *le Nouvelliste*, 1921). *Le Robert* (1985) enregistre ce dernier terme comme un euphémisme désignant la période des règles. On retrouve même en 1852, dans le *Journal de Québec*, *infirmités des femmes*. Bien qu'on ne traite pas des menstruations sous cette entrée dans les dictionnaires contemporains, on signale que le mot est vieilli et désigne une maladie ou une indisposition habituelle. **La fréquence.** On exprime alors l'idée de répétition dans le temps. Ainsi on dira: *l'époque* ou *les époques*; *les époques douloureuses* ou *menstruelles* ou encore *l'époque du mois*. «Nous croyons que la santé des femmes serait meilleure, si elles consentaient à considérer comme une règle hygiénique urgente de relever, après chaque époque menstruelle [sic], les forces physiques momentanément affaiblies, par un traitement approprié» (*l'Écho de Charlevoix*, 1899).



Rita Breton

Les Éditions HRW Itée  
8035, rue Jarry Est, Montréal (Québec)  
HRW H1J 1H6, tél.: (514) 351-7810

LA  
GRAMMAIRE  
AU  
PRIMAIRE